

Demoen, Kristoffel

Compte rendu

Bruno Garnier. *Pour une poétique de la traduction: L'Hécube d'Euripide en France de la traduction humaniste à la tragédie classique*. Paris: L'Harmattan, 1999. 271 p.

(Source : *Target*, Vol. 13, No. 2, 2002, p. 365-369)

Bruno Garnier. *Pour une poétique de la traduction: L'Hécube d'Euripide en France de la traduction humaniste à la tragédie classique.* Paris: L'Harmattan, 1999. 271 pp. ISBN 2-7384-6028-3. [Sémantiques.]

Compte rendu par Kristoffel Demoen (Gent)

Dans l'introduction de ce livre, l'auteur décrit sa fascination pour l'*Hécube* d'Euripide, une œuvre qui lui a donné une "sensation de liberté". Ce drame traite du sort de la reine de Troie après la destruction de sa ville: notamment de la mort de sa fille Polyxène, sacrifiée sur le tombeau d'Achille. Le livre trouve son origine dans la thèse de l'auteur sur "la traduction et l'adaptation de l'*Hécube* d'Euripide en France de la Renaissance à nos jours". Ce titre original reflète mieux le contenu de ce livre que le titre nouveau, qui semble annoncer une étude sur l'histoire de la traduction (et de la réception) d'une tragédie. Et en effet, B. G. donne comme objectif "d'étudier les aventures d'un texte précis" "sous la plume des traducteurs et des adaptateurs français" (p. 16). On verra que le résultat publié n'est pas exactement (ou seulement) ce qu'on attend d'après le titre.

Comme l'indique B. G., une telle recherche ne peut pas se dispenser d'une réflexion théorique préalable. Celle-ci commence par une belle citation de Charles Péguy sur l'impossibilité de la traduction (p. 16), pourvue d'un commentaire intelligent. Garnier insiste sur le fait que la traduction ne porte pas sur des langues, mais sur des textes: le traducteur communique *sa* lecture d'un texte; il est *auteur* du nouveau texte. Ces idées ne sont pas nouvelles, mais elles sont formulées de manière concise et claire. En plus, elles ont des conséquences méthodologiques importantes, selon Garnier: "faire l'histoire de la traduction d'un texte en ignorant les autres modalités de transformation littéraire que ce texte a connues n'a pas de sens, si l'on définit la traduction autrement que comme une opération purement linguistique" (p. 21). Il en résulte qu'il étudie aussi les adaptations, et cela dans une période particulièrement riche: du début du XVIe siècle (quand le genre tragique n'existait pas encore en français) à la première moitié du XVIIIe (le déclin de la tragédie classique française). Comme cette période inclut l'époque des 'belles infidèles', l'inclusion des adaptations dans le corpus semble logique.

L'introduction se termine par des remarques pertinentes sur la traduction poétique et l'effet funeste de l'exercice de la version, pratiqué dans les universités. Je soutiens cordialement l'appel de Garnier pour un renouvellement de la pratique de la traduction dans l'enseignement de la littérature et cela non seulement en France.

Le premier chapitre de l'étude même (pp. 25–95) traite de la première traduction française de l'*Hécube* (1544), due probablement à Guillaume Bochetel. C'est la deuxième tragédie grecque en traduction française à être imprimée. Garnier étudie d'abord des questions variées qui résultent de la préface, adressée au roi François Ier: l'identité et la classe sociale de l'auteur (avec une 'généalogie intellectuelle', p. 33, de la génération qui a connu la fondation du Collège du roi en 1530; signalons que le célèbre helléniste et traducteur Jacques Amyot était le précepteur des enfants de Bochetel); la motivation déclarée de la traduction, qui consiste dans l'enseignement que l'on peut en tirer (un lieu commun qu'on retrouve entre autres dans les textes théoriques contemporains sur la tragédie); l'esprit des premiers traducteurs en langue française: ils cherchaient un compromis entre la traduction médiévale, qui sacrifiait le *verbum* à la *sententia*, et la fidélité littérale d'un François Tissard; et enfin la relation avec la personne royale: traduire les Grecs, c'est servir la cause nationale. B. G. explique le choix de Bochetel pour l'*Hécube* en rappelant que la légende de Troie était connue depuis Benoît de Sainte-Maure et assimilée, par des adaptations françaises, à l'histoire du royaume de France.

La plus grande partie de ce chapitre est consacrée à l'analyse de la traduction même: où faut-il la situer dans le conflit méthodologique de l'époque entre les tenants de la traduction philologique (Amyot, Pelletier) et les partisans de l'imitation (Dolet, rejetée par du Bellay)? Cette question est située dans le contexte des exercices de la 'double traduction', qui présupposent une équivalence directe entre les langues, et de la discussion sur la filiation de la tragédie grecque à la moralité médiévale. La comparaison détaillée d'un passage avec le texte grec (vv. 239–250) et la traduction latine d'Erasme (de 1506) démontre que la traduction a tendance à "conserver le trait culturel original". Mais Bochetel pratique également, et forcément, la "naturalisation du texte d'arrivée" (terminologie de Claude Tatilon), "l'orthonymie" (J.-Cl. Chevalier), et la traduction interprétative, parfois inspirée par Erasme. Les raisons de ce processus interprétatif seraient des difficultés d'ordre sémantique, la vocation d'enseignement que le traducteur prête à la traduction, et la forme versifiée. En conclusion de l'analyse détaillée, Garnier caractérise l'œuvre de Bochetel comme une traduction à fondement philologique et à visée d'enseignement. Cette caractérisation est confirmée par l'analyse des structures comparées de la tragédie euripidienne et de sa traduction (table pp. 81–82). Elle révèle un parallélisme entre les structures strophiques qui est d'autant plus remarquable que cette structure était absente dans les éditions contemporaines du texte grec. B. G. suppose que Bochetel disposait d'un texte mieux établi et y voit un rôle

important joué par Amyot. En définitive, les mérites de cette traduction ‘poétique intégrale’ sont multiples: elle a jeté les bases d’une poétique de la traduction de la tragédie grecque; elle a contribué à faire émerger la tragédie en France et démontré les différences considérables entre les tragédies antiques et les moralités.

Ces points sont bien établis par Garnier. L’approche polyvalente de ce chapitre suit bien les priorités énumérées par Anthony Pym dans la préface de sa *Method in translation history* (Pym 1998). Si je me suis attardé sur ce premier chapitre, c’est que les chapitres suivants ne traitent que de manière indirecte d’une “poétique de la traduction” et de l’*Hécube* euripidienne.

Le deuxième chapitre (pp. 97–131) est intitulé “L’adaptation latine”. Garnier étudie d’abord le *Jephtes* de George Buchanan (publié en 1554). Malgré l’intérêt de ce précurseur de la tragédie française, on ne peut pas considérer *Jephtes* comme une adaptation de l’*Hécube*, qui n’en est qu’une source secondaire. Il s’agit plutôt d’un transfert de mythes empruntés entre autres à Euripide (*Hécube* et *Iphigénie à Aulis*) pour dramatiser la narration biblique de *Juges* 11. Ensuite l’auteur commente deux *Epigrammata* d’Etienne Forcadel. On peut se demander si Euripide y a joué un rôle quelconque: l’épigrammatiste a contaminé les sources *latines* du mythe troyen. Cela n’a rien à voir avec l’histoire de la traduction ni même de l’imitation ou de l’adaptation de l’*Hécube* d’Euripide.

On pourrait en dire presque autant du chapitre 3, “La tragédie humaniste et baroque”. Dans *La famine* (1573), Jean de la Taille applique le même procédé que Buchanan: il trouve dans les tragiques (Euripide et Sénèque) quelques situations et expressions pour dramatiser l’histoire des Gabéonites (*Sam.* 21). Il me paraît exagéré de dire que *La famine* est “la première tragédie française imitée de l’*Hécube* d’Euripide” (p. 144). On se trouve plutôt confronté à un cas intéressant d’intertextualité (avec quelques imitations littérales de la traduction de Bochetel). *La Troade* de Robert Garnier (1579) reprend bel et bien le thème de la tragédie euripidienne, mais ses sources sont multiples (Sénèque, entre autres). La juxtaposition de quelques scènes inspirées d’Euripide avec la traduction de Bochetel démontre bien le progrès du genre tragique en France. Mais quand B. G. insiste sur “la liberté créatrice” de l’auteur, cela me paraît trop évident pour le répéter aussi souvent: *La Troade* élabore le mythe grec, elle ne traduit pas la tragédie grecque. A plus forte raison, la même remarque vaut pour Nicolas Filleul (*Achille*, 1563: il s’inspire du roman latin de Darès), Alexandre Hardy (*La Mort d’Achille*, éd. 1625: Hécube n’y figure même pas) et Claude Billard (*Polyxène*, 1610). Le dernier paragraphe de ce chapitre, “Traduction

et adaptation”, exprime encore l’erreur sous-jacente: il est dit (p. 170) que l’évolution de la tragédie baroque a été illustrée par “la diversification que subissent les fables tirées d’*Hécube*”. Cette évolution a bien été démontrée dans des interprétations littéraires subtiles, mais les fables étudiées ne sont pas tirées d’un texte source particulier. Le commentaire suivant d’une édition bilingue grec-latin de l’*Hécube* (La Rovière, 1614) et de quatre traductions françaises de *Jephtes* (entre 1566 et 1614) esquisse une évolution claire: la traduction pour la scène, adaptatrice, s’éloigne de la traduction pour l’étude, fidèle. Là encore, constat intéressant (bien que peu innovateur), mais basé sur une traduction académique latine et des traductions françaises d’un drame biblique. Où est passée la poétique de la traduction tirée de l’*Hécube* en France?

Dans le quatrième chapitre, “*Hécube* et le goût classique” (pp. 185–226), Garnier distingue “trois familles d’adaptation de l’oeuvre d’Euripide” (p. 185) dont il décrit l’histoire entre 1640 et 1700: les *Troades* (Sallebray, 1640; Pradon, 1679, suivant l’exemple de Sénèque), les *Achille et/ou Polyxène* (cinq pièces, exploitant diverses sources comme Ovide, Darès et Dictys) et les *Jephté* (quatre versions). Malgré les tendances divergentes de ces pièces, favorisées par l’émulation créatrice, il y a des traits communs qui résultent du goût de l’époque pour une humanisation de la tragédie, avec une prédilection claire pour les passions amoureuses. En même temps, la figure de Polyxène est promue au détriment d’*Hécube*, qui souvent est absente des textes français.

Avec le dernier chapitre, “Depuis l’aube des Lumières...” (pp. 227–238), nous revenons à la traduction. L’âge classique a produit peu de traductions de la tragédie grecque; Dacier les reprend à la fin du XVIIe siècle. Désormais, le traducteur, par souci de précision philologique, renonce à la création poétique. Pierre Brumoy publie la deuxième traduction française de l’*Hécube* (1730), décrite par Garnier comme une “traduction en prose d’information générale” à cause des altérations en vue de l’orthonymie, de l’orthosyntaxie, de l’orthologie ou de l’orthodoxie (le dernier terme n’est pas utilisé par Garnier). Quelques décennies plus tard, une ère nouvelle commence: celle de “la traduction analytique en prose” surnommée par Garnier celle des “laides fidèles”.

Dans la conclusion (pp. 239–244), Garnier reprend l’un de ses postulats initiaux: l’appartenance de l’oeuvre traduite à la littérature de la langue cible. Il ajoute un plaidoyer pour une poétique contemporaine de la traduction, à la recherche de “belles fidèles” suivant les traces de Bochetel. Le livre se termine par un répertoire bibliographique fort riche.

Il me reste à relever quelques points de détail. Les coquilles, qui ne font pas défaut, entravent parfois la lecture (p. 97–98 manquent une ou plusieurs lignes

à la fin de la page; p. 99–100 lire Joost van *den Vondel* et *Jeptha*; p. 137 lire *Samuel*). Et il me paraît significatif que dans le résumé de l’histoire de l’*Hécube* (p. 12), Garnier appelle le fils d’Achille “Pyrrhus” (le nom latin, qui se trouve chez Sénèque) et non pas “Neoptolemos” (son nom chez les tragédiens grecs). Mais cela ne nous étonne pas dans une étude qui aurait pu (ou dû) s’intituler “La mort d’une héroïne et la naissance de la tragédie française. La réception créatrice de l’histoire de Polyxène en France, en période humaniste, baroque et classique”.

References

Pym, Anthony. 1998. *Method in translation history*. Manchester: St Jerome.

